

L'ALBUM LITTÉRAIRE

ABONNEMENT :		RECUEIL DE LITTÉRATURE MORALE	Le numéro..... 1 centim
6 mois.....	25 cts.		BUREAU :
1 an.....	50 "	PARAIT TOUS LES VENDREDIS.	N ^o . 59 Rue Des Cascades ST-HYACINTHE, P. Q.
Invariablement payable d'avance			

LE FILS

PREMIÈRE PARTIE

LES TROIS

XV

PROJET DE MARIAGE.

Ce que j'ai fait, Dieu ne le voulait pas. Ah ! pour que je sois punie ainsi, il faut qu'il m'ait sévèrement jugée !

Mais s'il est véritablement l'auteur de l'attentat, si c'est lui qui a armé la main d'un misérable, son complice, en lui désignant la victime à frapper, qu'elles sont donc ses intentions ? Oui, que veut-il ? Qu'espère-t-il ? Pourquoi en veut-il à la vie du marquis de Coulange ? Puisque c'est moi qu'il hait, n'est-ce pas moi qu'il devrait frapper ?

Comme on le voit, la marquise était à peu près convaincue que le misérable qui avait tenté d'assassiner son mari était un scélérat à la solde de son frère.

Le comte de Sisterne avait pour sa nièce une affection de père ; le bonheur d'Emmeline était une de ses grandes préoccupations. C'est lui qui, le premier, treize ans auparavant avait eu la pensée qu'elle pourrait être un jour la femme d'Éugène de Coulange.

Toutefois, malgré la grande intimité qui existait entre les deux familles et particulièrement entre le comte et le marquis, l'amiral n'avait point osé rappeler à son ami leur ancien projet. Un sentiment

de délicatesse, facile à comprendre, le retenait. La différence énorme qui existait entre les deux fortunes mettait un frein à son désir. Peut-être craignait-il qu'on ne le trouvât trop ambitieux pour sa nièce, et qu'on ne les accusât, sa sœur et lui, de faire une sorte de spéculation. Le comte se taisait donc et il cachait avec soin ses secrètes pensées.

Un jour, après le déjeuner, le marquis dit à l'amiral :

— Mon cher Octave, veux-tu faire avec moi une petite promenade ?

— Avec plaisir, répondit-il.

— Alors, viens, j'ai d'ailleurs quelque chose à te dire.

Ils sortirent de la salle à manger et descendirent dans les jardins. Le marquis passa son bras sous celui du comte, et ils se dirigèrent lentement vers le parc.

— Mon cher ami, dit M. de Coulange, te souviens-tu d'une promenade semblable que nous avons fait ensemble, ici même, il y a un peu plus de treize ans ?

— J'aurais une bien mauvaise mémoire si je l'avais oubliée. Nous suivions cette même allée ; c'est moi qui avais pris ton bras ; ton fils était avec nous. Il me semble que je le vois encore courir de tous côtés, moissonnant des fleurs dont il a fait un énorme bouquet pour sa mère.

— En effet, ta mémoire est fidèle. Naturellement tu te rappelles tout ce que nous avons dit ?

— Oui, je me rappelle la confiance, la confession que je t'ai faite, à la suite d'une singulière rencontre au bord de la Marne.

— J'en ai gardé le souvenir ; ce que tu m'as dit alors, Octave, je pourrais te le répéter.

— Et tu as tenu ta promesse, Mme de Coulange n'a rien su ?

— Rien. Penses-tu toujours à cette femme ?

— Moins, maintenant ; mais je n'ai pu encore l'oublier. Mes remords sont peut-être moins vifs ; avec le temps, les plaies les plus profondes se guérissent ; peu à peu le calme se fait dans mon cœur. Pourtant les regrets y sont restés.

— Est-ce que tu l'aimes toujours ?

— Après vingt ans le cœur a bien perdu de son ardeur. Comme toute chose l'amour s'use ; c'est un feu qui s'éteint lorsqu'on cesse de l'alimenter. Ce que j'aime encore, c'est le souvenir que j'ai gardé et que je veux toujours gardé d'elle. Grâce à Dieu, mon cœur n'est pas resté vide ; j'ai eu le bonheur de conserver quelques excellents amis, comme toi, et en dehors d'eux, pour mes autres besoins d'affection, j'ai ma sœur et ma nièce, qui ont chacune leur part de ma tendresse.

— Est-ce que tu n'as plus eu aucune nouvelle de cette malheureuse Gabrielle ?

— Aucune.

— N'as-tu pas fait encore des recherches pour la retrouver ?

— Comme les précédentes, elles n'ont eu aucun résultat. Quel a été son triste sort ? Je l'ignore. Il y a dans cela quelque chose d'étrange et de mystérieux qui stupéfie. On ne s'explique pas, en effet, qu'une mère et son enfant puissent disparaître ainsi sans laisser derrière eux la moindre trace. Aujourd'hui, ma conviction est que la pauvre Gabrielle a quitté notre logis de l'avenue de Clichy pour accomplir un acte de désespoir. Se croyant abandonnée, dégoûtée de la vie, la malheureuse s'est peut-être suicidée à vant d'être mère.

Le marquis resta silencieux. Il pensait à l'institutrice de Maximilienne. Depuis longtemps déjà, il soupçonnait celle-ci de n'être autre que Gabrielle Liénard se cachant sous le nom de Mme Louise. Mais, si scrupuleux à l'excès, il s'était fait un devoir de ne point pénétrer le mystère dont s'entourait la jeune femme ; il devait, à plus forte raison, ne point faire part à M. de Sisterne de ce qu'il ne pouvait présenter, d'ailleurs, que comme des suppositions quelque peu audacieuses.

Au bout d'un instant il reprit :

— Après m'avoir raconté ta douloureuse histoire, mon cher Octave, tu m'as

dit quelque chose qui est également resté gravé dans ma mémoire.

— Ah ! que t'ai-je dit ?

— C'est une idée qui t'est venue subitement.

— Une idée ?

— Oui. Bien que tu fusses alors très malheureux, pour ne pas dire désespéré, cela ne t'empêchait point de songer à l'avenir ; tu voyais même de très loin. Je puis, je crois, répéter textuellement tes paroles. Tu m'as dit : " Si comme je l'espère, ma nièce donne un jour tout, ce qu'elle promet, elle pourrait devenir la femme de ton fils."

— C'est vrai, j'ai dit cela, répondit le comte très ému.

— Tu as ajouté : " J'en suis réduit, aujourd'hui, à échafauder des projets de bonheur sur des têtes d'enfants."

— Oui, je me souviens.

— Et moi je t'ai répondu : " Ta nièce et mon fils auront l'occasion de se voir souvent ; s'ils s'aiment je ne mettrai pas opposition à ce mariage."

— Eh bien, Edouard ?

— Eh bien, mon ami, Mlle de Valcourt est une charmante jeune fille ; l'enfant a tenu, et au delà, ce qu'elle promettait. Mon fils, de son côté, est devenu un homme d'un mérite réel, je ne crains pas de le dire, bien que je le voie avec les yeux d'un père. Emmeline et Eugène étaient enfants lorsque, sans avoir pris toutefois aucun engagement, nous, les avons fiancés. Ils ont grandi ; depuis deux ans il se sont vus souvent et il est arrivé ce que le premier tu as prévu : mon fils n'est pas resté insensible devant la beauté et la grâce de Mlle de Valcourt, et celle-ci n'a pas tardé à éprouver pour Eugène un sentiment qui est plus que de l'amitié.

— Ils s'aiment ! s'écria M. de Sisterne.

— Oui, mon cher comte, ils s'aiment, et nous pouvons, dès aujourd'hui, parler sérieusement de ton idée d'autrefois.

— Ah ! Edouard, je ne veux pas te cacher ma joie ; elle est grande et complète.

— Alors, tu ne vois aucun empêchement à ce mariage ?

— Toi seul aurait pu t'opposer.

— Moi ! pourquoi ?

—Ton immense fortune.....

—Ne parlons pas de cela, je te prie, quand il s'agit du bonheur de nos enfants.

M. de Sisperne prit une des mains du marquis et la serra fortement.

—Excusez-moi, dit-il.

—Emmeline et Eugène s'aiment, reprit M. de Coulanges ; c'est ce que tu désirais, n'est-ce pas ? Je suppose que Mme de Valcourt pense comme toi, comme nous.

—Ma sœur ne peut vouloir que le bonheur de sa fille.

—Je te laisse le soin de l'informer de nos projets.

—Dès ce soir, je m'empresse de lui rendre compte de notre entretien. Mais dès maintenant, mon cher Edouard, je puis te donner l'assurance qu'elle partagera ma joie.

—Nous parlerons plus tard de l'époque à laquelle aura lieu le mariage ; Emmeline et Eugène sont jeunes ; si impatients qu'ils soient, ils sauront attendre six mois et même un an.

* *

Le lendemain, dans l'après-midi, tout le monde était au jardin.

Eugène s'était assis sur un banc à côté d'Emmeline. Maximilienne avait quitté son amie pour un instant afin d'aller prendre à un rosier quelques-unes de ses roses. A quelque distance d'Eugène et d'Emmeline, assises également sur un banc rustique, la marquise et Mme de Valcourt causaient intimement.

Eugène avait pris la main d'Emmeline et la pressait doucement. Leurs regards se croisaient. Tous deux étaient émus. Une charmante rougeur colorait les joues de la jeune fille.

—Mlle Emmeline, dit Eugène, Mme de Valcourt a dû vous apprendre que, vous et moi, nous avons été hier le sujet d'une conversation entre votre parrain et mon père.....

—Ma mère m'en a parlé ce matin, répondit Emmeline en baissant les yeux.

—C'est votre bonheur et le mien que veulent nos parents.

—Oui, notre bonheur.

—Maintenant, chère Emmeline, j'ai le

droit de vous parler de mon affection, de l'amour sincère, ardent, que vous m'avez inspiré. Oh ! mon bonheur, à moi, est tout entier dans mon amour et le dévouement complet que je veux vous donner ; mais le vôtre, Emmeline, le vôtre ?..... Croyez-vous qu'il est dans notre mariage ?

—Oui, monsieur Eugène, je le crois.....

—Aimer et être aimé, quelle jolie chose ! interrompit Maximilienne qui, tenant cinq ou six roses, venait de s'arrêter devant eux.

—C'est très bien, dit-elle, d'un ton moitié gai, moitié mécontent ; mais j'ai le droit d'être un peu jalouse, car vous m'oubliez complètement. Oh ! comme ils sont égoïstes, les amoureux !

Emmeline s'était levée.

—C'est vrai, Maximilienne, dit-elle ; tu as raison, je suis une ingratitude, pardonne-moi.

—Elle se jeta à son cou et l'embrassa.

—Maintenant, reprit Maximilienne, vous êtes pardonnés ; je n'ai plus qu'à distribuer mes roses, celle-ci dans tes cheveux, Emmeline, là, comme cela, et cette autre à ton corsage ; c'est en la cueillant que je me suis piquée. Regardez.....

Et elle leur montra, au bout d'un de ses doigts blancs, une gouttelette de sang rose.

—Voilà, ajouta-t-elle avec un petit air sérieux très drôle, il ne faut jamais oublier qu'on peut rencontrer partout des épines.

XVI

UNE BARONNE BLONDE

Un soir vers neuf heures, José Basco vint rendre visite à ses deux associés. Ceux-ci étaient toujours chez eux, le soir, entre huit et dix heures. C'était un rendez-vous permanent, car en prévision d'un événement imprévu quelconque, il fallait que le Portugais fût certain de les trouver à une heure dite.

José Basco n'aimait pas à aller à Mortmartre entre le lever et le coucher du soleil ; il attendait toujours la nuit pour grimper la butte. C'était de l'extrême prudence. Mais il craignait moins de se faire remarquer, que de compromettre ses complices.

vreau, aux bouts vernis, chaussaient ses pieds.

Il était venu à Montmartre dans un coupé de remise. Mais il avait quitté sa voiture dans la rue Lepic, en disant au cocher de l'attendre.

— Est-ce que vous êtes de noce, aujourd'hui ? lui demanda Sosthène en souriant.

— Non, mais je vais en soirée chez la baronne de Waldeck, une blonde Allemande aux yeux bleus, qui est née sur les bords du Danube.

— Et qui est jeune et jolie ?

— Elle a été jolie, peut-être l'est-elle encore ; quant à sa jeunesse, on en parle plus, car elle a passé la quarantaine.

— Et le baron ?

— On dit qu'il est mort. La baronne reçoit beaucoup ; elle donne des fêtes superbes.....

— Vous êtes heureux, vous, fit Sosthène.

— Parce que j'assiste à ses réunions. Je vais chez elle, peut-être pour la dernière fois, parce que je suis sûr d'y rencontrer un jeune homme dont je vous ai parlé souvent.

— Le comte de Montgarin ?

— Lui-même.

— Alors, il y a du nouveau ?

— Oui, car l'heure de m'emparer de lui est venue.

— Acceptera-t-il ?

— Je l'espère, j'y compte.

— Il est capable d'avoir des scrupules.

— Nous verrons. Dans tous les cas, on fera en sorte de les détruire.

— Ainsi, sa situation est désespérée ?

— Malgré son intelligence et ses hautes qualités exceptionnelles, le jeune écrivain s'est attaché lui-même la corde au cou ; ce que j'avais prévu est arrivé : il a roulé sur la pente jusqu'au bas, il est au bord du gouffre, et comme il ne peut plus remonter, il faut qu'il tombe dans l'abîme, si une main forte ne le saisit pas à temps pour empêcher la chute. Or, donc, je suis à peu près certain que, d'ici à trois jours, le comte de Montgarin nous appartiendra corps et âme. Alors, nous nous mettrons sérieusement à l'œuvre. Nous aurons chacun notre rôle ; j'emploierai aussi quelques comparses dont le concours m'est déjà assuré. C'est une pièce de théâtre, un drame que nous allons jouer,

il ne faut rien négliger pour enlever le succès.

Il resta un moment silencieux, puis se tournant brusquement vers Des Grolles :

— A propos, lui dit-il, voyez-vous toujours rouge ?

— C'est passé, maintenant.

— Vous étiez malade, mon pauvre Des Grolles.

— Oui, c'était de l'hallucination ; pendant cinq ou six jours j'ai été comme fou.

— Eh bien, il ne faut pas que cela vous reprenne, reprit José d'un ton ironique ; votre santé nous étant très précieuse, je tiens à vous rassurer. On a cherché et peut-être cherche-t-on encore l'individu qui a tiré sur le marquis de Coulange. Naturellement, on ne doute pas le moins du monde qu'il se cache au sommet de la butte Montmartre et qu'il a pour compagnon et ami Sosthène de Perny. Enfin, je puis vous dire encore que le marquis de Coulange, sa femme et ses enfants vont rentrer à Paris dans quelques jours.

Des Grolles regarda le Portugais avec effarement. Sosthène se dressa sur ses jambes d'un seul mouvement.

— Mais que dites-vous donc, José, s'écria-t-il, le marquis n'est donc pas mort ?

— Il se porte aussi bien que vous et moi.

— Mais alors, fit Sosthène en jetant sur Des Grolles un regard oblique.

— C'est impossible, dit Des Grolles, je l'ai vu tomber roide !

— Oh ! roide, c'est beaucoup dire, répliqua José ; il est tombé légèrement blessé à l'épaule.

— A l'épaule ? Je visais à la tête.

— Cela prouve que vous n'êtes plus aussi bon tireur qu'autrefois ; on se rouille en ne pratiquant pas, mon cher ; vous avez besoin de vous refaire la main.

— Vivant, vivant ! murmura Sosthène.

— Le marquis a été guéri au bout de quelques jours, reprit José. C'est un coup manqué ; ce que je croyais fait est encore à faire. Je ne vous en veux pas, Des Grolles, c'est votre main qui a tremblé ; une autre fois soyez mieux maître de vous. C'est égal, l'occasion était bien belle, et je doute que nous en retrouvions une pareille. Pourtant il faut qu'il meure, il le faut..... Sans cela, rien.

Sur ces mots, le portugais regarda sa montre.

— Neuf heures et demie, dit-il, il faut que je vous quitte, je ne veux pas arriver trop tard chez la baronne. Si j'ai quelque chose de bon à vous apprendre, je viendrai demain soir.

Il donna une poignée de main à ses complices, ouvrit la porte et sortit.

Sosthène se retourna brusquement vers Des Grolles.

— Maladroit ! prononça-t-il d'une voix creuse.

— Ce n'est pas ma faute.

— Soit, mais la chose est à recommencer.

— Eh bien, on recommencera, répliqua le misérable avec un regard sinistre.

— Mauvais signe ! grommela Sosthène.

José Basco retrouva son coupé à l'endroit où il l'avait laissé. Il remonta en voiture et donna l'ordre au cocher de le conduire rue du Roi-de-Rome. C'est là, dans un charmant petit hôtel entre cour et jardin, que demeurait la baronne de Waldreck.

On reconnaissait, à son accent, que cette femme était d'origine allemande. Elle se disait Autrichienne, elle était venue se fixer à Paris après avoir eu la douleur de perdre son mari. On n'avait aucune raison d'en douter. Elle était à Paris depuis deux ans seulement, et presque immédiatement son salon avait été fort fréquenté. Il est vrai qu'elle recevait d'une façon fort gracieuse, et qu'on s'amusait beaucoup chez elle. On était enchanté d'y revenir.

La blonde baronne était si aimable, si engageante, elle savait si bien attirer les gens, qu'il était impossible de lui résister. L'hôtel de la baronne était pour ses invités un paradis. Par exemple, ces invités composaient un petit monde assez mélangé. On entendait là certains noms sonores qui forçaient le sourire. Il y avait peut-être quelque baronne ou vicomtesse authentique, mais certainement plus d'un marquis de la Drôlerie, plus d'une comtesse de la Fanfreluche. N'importe, on s'amusait.

Anciens gandins, petits crevés et chevaliers d'industrie s'entendaient fort bien

ensemble. D'ailleurs, chez la baronne blonde l'intimité était complète ; elle voulait cela. Ni les hommes, ni les femmes n'avaient à s'en plaindre. Dès le premier jour on se disait : " Mon cher, ma chère ; " après on se tutoyait.

Tout cela n'était pas sans causer à un nouveau venu un certain étonnement ; mais il avait beau vouloir se tenir sur la défensive, la fascination commençait, et il était vite apprivoisé.

La baronne était-elle riche ? On l'ignorait. Était-elle réellement veuve ? on ne le savait pas d'avantage. Les uns le croyaient, les autres se permettaient d'en douter.

Or, la baronne n'était pas baronne ; elle ne possédait aucune fortune, ne s'étant jamais mariée, elle ne pouvait être veuve. Elle était venue à Paris, comme tant d'autres aventurières, qui recherchent les grandes villes pour s'y livrer à un genre d'exploitation qu'elle avait probablement déjà pratiqué ailleurs.

Quand José Basco entra dans le salon de la baronne, lequel était brillamment éclairé, la réunion était à peu près complète. Des exclamations joyeuses accueillirent son arrivée et beaucoup de mains se tendirent vers lui.

— Mon cher comte, lui dit la baronne, la bouche en cœur, montrant ses dents blanches, nous savions que vous deviez venir et nous vous attendions avec impatience.

— Ma chère baronne, c'est on ne peut plus flatteur pour moi.

— On dirait que vous ne me croyez pas, eh bien, demandez à M. le comte de Montgarn.

Un grand et beau jeune homme brun, ayant la figure un peu pâle, fatigué par les excès de manières distinguées, très élégant de mise et de tournure, se détacha d'un petit groupe et s'avança vers le Portugais.

— C'est vrai, monsieur de Rogas, dit-il ; c'est moi qui vous ai annoncé et nous vous attendions.

— C'est à ce point, mon cher comte, reprit la baronne, que ces messieurs n'ont pas voulu s'approcher de la table de baccarat avant votre arrivée.

LE MARIAGE DU COMPOSITEUR.

La soirée musicale tirait à sa fin ; presque tous les invités étaient partis, et Marthe, dans un coin, se demandait si son mari l'avait oubliée. Durand, en racontant l'histoire, ne se fit pas faute d'affirmer là, comme il l'avait fait ailleurs, que Saintis avait été sur le point de s'éloigner, et que soudainement il s'était écrié : — "Tiens, est-ce que je n'avais pas ma femme quand j'en suis entré ici ?" D'un même ton qu'un autre aurait dit : "Ma foi, j'allais m'en aller sans songer à mon parapluie tout neuf !" Mais Durand était si jeune et si facétieux, que ses histoires ne passaient pas toujours pour être très puritaines à l'endroit de la vérité.

Lors de son mariage, M. Saintis n'avait pas jugé nécessaire de changer d'appartement, ou sa manière de vivre, ou sa laide et dure cuisinière, ou quoi que ce soit. Ce qui était bon pour lui devait l'être pour la petite pensionnaire de province que sa mère lui avait choisie pour femme. De sorte que Marthe se trouva installée dans une maison de vieille construction sur l'île St-Louis, faisant face à une branche étroite de la rivière et ayant la Morgue en vue, à distance. L'endroit était solitaire et avait un aspect solennel. Le quartier même, faisant tout le long bordure aux maisons qui devaient être celles du temps de la Fronde, n'était traversé que d'une manière furtive par les habitants de ce vieux quartier, tout à fait démodé. L'inégal pavé de pierre était coulé d'une sorte de boue noire et grasse ; quelques sombres boutiques, entrées en désuétude, pour le dernier repos, au vieux fer rouillé et autres débris dont le Paris moderne voudrait plus trafiquer. Quand Marthe était obligée de marcher le long de ces vieilles rues malpropres, elle tremblait comme si elle avait été dans un lieu de mauvais présages. Le quartier cependant se consolait quelquefois et il ne s'y trouvait ni vieilles boutiques, ni fer rouillé, ni bric-à-brac d'aucune sorte. La rivière roulait ses ondes chagrines, d'une façon rythmique ; on n'entendait d'autre bruit que les murmures du reste de la ville dans le lointain.

Le mari de Marthe lui avait expliqué que le calme dont jouissait l'endroit que nous avons essayé de décrire, lui était devenu une nécessité que l'appartement "be-glorifiait" de deux pièces superbes, — telles qu'on n'en trouverait pas dans les meilleurs quartiers de Paris, — spacieuses, avec de grandes poutres pour supporter le plafond ; chambres admirables quant à l'acoustique. C'est dans celles-ci qu'il avait placés ses trésors artistiques ; de riches et lourdes tapisseries, des armures, des objets de toutes sortes apportés de Rome où il avait passé quelques années comme "grand prix" des instruments de musique, anciens et modernes ; rangés avec soin dans les angles de ces vastes chambres ; des méthodes, des cahiers de musique étaient empilés les uns sur les autres ; des feuilles chargées de sonates gisaient éparées sur les chaises, les tables et les tapis ; le piano restait toujours ouvert ; tout un matériel servant à composer : encre, plumes et papier, était à la portée du musicien, pour que l'inspiration le trouvât prêt. Tel était le salon, bibliothèque, cabinet de travail, comme on voudra l'appeler ; des draperies en guise de portes, ouvraient sur des chambres à coucher également spacieuses ; de sorte que les mouvements du musicien, à l'heure de l'inspiration, avaient toute la liberté et tout l'espace voulus. Le reste de l'appartement était fort petit et incommode ; mais c'était de si peu d'importance, remarquait Camille

Tout dans cette nouvelle existence de Marthe lui semblait excessivement étrange. Elle s'était faite à certaines idées de propreté et d'ordre ; le caractère, sans dessus dessous et pourtant artistique de tout ce qui l'environnait, l'effarçait plus qu'il ne la scandalisait ; le besoin de mettre chaque chose à sa place l'obsédait et la faisait soupirer. Aussi bien, la liberté de sortir toute seule, sans demander la permission à sa tante, lui causait des alarmes ; elle était encore si timide, si petite fille en apparence, que les passants la regardaient comme si elle n'avait pas le droit de se promener ainsi seule. La vie se présentait à elle sous un aspect quelque peu étrange ; il lui semblait, de quelque manière, qu'elle n'était pas à sa place, surtout à ces fameux concerts, à ces soirées musicales auxquels son mari se

faisait un devoir de la mener et où elle se trouvait si isolée qu'elle faisait effort pour ne pas pleurer. Marthe n'avait pas été élevée dans des idées romantiques ; on ne l'avait pas dressée de manière à lui faire espérer beaucoup de poésie dans le mariage. Elle savait que c'était la destinée de jeunes filles d'être mariées, tout comme le poulet bien dodu est destiné un jour à être rôti et mangé. C'était son tour maintenant ; elle était mariée, et chacun lui disait qu'avec un douaire et une mine passables, elle devait s'estimer heureuse d'être aussi bien mariée. Elle aussi était entièrement de cet avis ; cependant, en dépit de la façon, fort sensée, d'ailleurs, d'élever les jeunes filles, la plupart réussissent à nourrir dans un coin secret de leurs petits cœurs, un désir pour quelque chose de plus que le pain sec et l'eau claire de l'existence de chaque jour. Marthe, en tout cas, demandait quelque chose de plus, et parfois, ce désir devenait intolérable. Camille, lui, était très bon pour sa petite femme, si modeste et si tranquille ; elle ne le gênait en rien ; c'était charmant, en vérité, de la savoir brochant dans un coin de la chambre, lorsqu'il composait au piano ; elle n'éprouvait pas le besoin de caqueter et de faire des embarras comme la plupart des jeunes femmes ; elle était tout à fait gentille, et si obligeante, si simple dans sa mise et si agréable à contempler, — oui, vraiment, très agréable à voir ; — après tout, se disait-il, le mariage n'était pas l'épouvantail qu'il s'était si son rent représenté. Si seulement il avait plus de temps ! Eh bien, quand la saison des concerts serait terminée, il croirait certainement le temps, — non pas que ses théories en soient modifiées d'aucune sorte, — oh ! pas du tout : l'influence de la femme, la fascination qu'elle exerce doit être tenue à distance de l'art, ou, du moins, n'y entrer seulement que comme force motrice pour donner à l'inspiration son premier élan, sa première impulsion.

Un jour qu'il était à son piano, s'efforçant de mettre au jour une idée musicale, il se leva subitement, et, s'élançant comme par une impulsion soudaine vers l'endroit où Marthe, assise, travaillait à quelque broderie, il l'embrassa, tout en l'appelant sa chère petite femme ! Il se remit tout aussitôt à sa

place. Il semblait avoir à peine conscience de son action ; le regard de l'artiste était comme perdu, sa voix était voilée, en un mot, l'inspiration était en lui, seulement à cette inspiration s'était quelque peu mêlée la pensée de sa femme. Marthe cessa de travailler, une fougure subite se répandit sur son visage ; elle écoutait avec anxiété les sons de l'instrument. Camille continua son travail, tantôt marquant les notes et les paroles, — car il y avait des paroles, quoique Marthe n'en pouvait saisir le sens, — tantôt essayant avec le piano de développer une idée nouvelle. Enfin, après une pause, durant laquelle sa pensée sembla l'absorber tout à fait, il se leva, il avait changé d'aspect ; saisissant le papier à musique, il le froissa, et, après l'avoir replié, le jeta loin de lui avec le geste d'un homme indigné de lui-même. Son regard était plein de reproche.

Oh ! Marthe murmura-t-elle. Puis il quitta la chambre, et la jeune femme entendit la porte se fermer violemment. Marthe ramassa le papier froissé, pleuré de petites pâtes d'encre, et employa tout l'après-dîner à déchiffrer et à copier les notes de mieux qu'elle put, et mettant ensuite la copie sous clef, elle rejeta l'original où elle l'avait trouvé. Voici quelles étaient les paroles :

Leau dans les grands lacs bleus

Endormie

Est le mirrir des cieux

Mais j'aime mieux les yeux

De ma mie.

Pour que l'ombre parfois

Nous sourie

Un oiseau chante au bois :

Mais j'aime mieux la voix

[De ma mie.]

Le temps vient tout briser ;

On oublie :

Moi, pour le mépriser,

Je ne veux qu'un baiser

De ma mie.

On change tour à tour

De folie ;

Moi, jusqu'au dernier jour,

Je m'en tiens à l'amour

De ma mie.

Mme du Ruel n'oubia pas la promesse qu'elle avait faite à Marthe de la visiter; plus que cela, elle se montra affable, bienveillante, familière. Marthe lui en fut reconnaissante, et petit à petit, la femme du monde gagna la confiance de la pauvre petite et solitaire épousée.

— Sans doute, sans doute; je comprends tout! — s'écriait la bonne dame, interrompant la confession un peu brisée que lui faisait Marthe. N'ai-je pas vu cela cent fois? Une charmante petite enfant, soigneusement élevée, modeste, ayant l'idée vraie du devoir, on lui a dit qu'il n'était pas bien à elle de songer à aimer, qu'il ne serait même pas bien d'en faire le plus petit essai; mais le jour du mariage, elle doit subitement passer du blanc au rouge; — c'est là, en vérité, une sorte de tour de gobelet qu'il n'est pas trop aisé d'accomplir. Elle, qui n'en sait pas le premier mot, trouve qu'elle est obligée d'aimer son mari, et, ce qui est plus étrange que les tours de passe-passe de Robert Rondin, elle commence ordinairement par l'aimer; elle ne demande rien de plus, cette chère petite âme, que d'adorer un homme qu'elle ne connaissait pas deux mois auparavant, — que de le combler de toutes les vertus, de toutes les qualités que son idéal peut comporter. Ma chère, ce qui fait le grand étonnement de ma vie, c'est qu'il y ait tant de bons mariages dans notre monde; cela témoigne fort en faveur de la nature humaine qu'on croit plus mauvaise qu'elle ne l'est. Quelquefois, cependant, l'expérience fait défaut, et, dans ce cas, vous trouverez, après examen, que c'est toujours la faute du mari.

[La fin au prochain numéro]

BOUTADE

LA FEMME JUSTE

— L'homme juste, selon le sage,
Pêche sept fois et d'avantage.
— Et la femme juste, combien?
— Ma foi, le sage n'en dit rien.

CHATEAUX EN ESPAGNE

Sur le sable en poudre d'or fin
Qui borde la paisible grève,
Le petit gars à l'œil malin
S'est couché paresseux, et rêve.....

Dans le bleu du ciel matinal,
De grands oiseaux blancs, en cadence,
Battent l'air de leur vol égal,
Et planent sur le clair silence.

La mer se retire au lointain,
Lente, et si douce en son murmure,
Qu'on dirait un souffle incertain
Caressant la calme nature.

Son beau travail est terminé,
Et près du léger édifice,
Par un juste orgueil enchaîné,
L'enfant se carre, avec délice.

Que de fois, rêveurs, et plus fous
Que ce petit gars de campagne,
N'avons-nous pas sous un ciel doux,
Bâti des Châteaux en Espagne!.....

Murs brillants, tours et toits dorés,
Jardins superbes de mirages.....
Non! — Trois brins d'ajoncs acérés,
Et quelques pauvres coquillages..

Sur le sable en poudre d'or fin
Qui borde la paisible grève,
Le petit gars à l'œil malin
S'est couché, paresseux, et rêve.....

BOUTADE

MARI ET FEMME

Quand un mari, quand une femme
Vivent de telle sorte entre eux,
Que ce n'est qu'un corps et qu'une âme,
Il n'est point d'état plus heureux.

Mais, si l'on s'en rapporte à ceux
Qui sont sous la loi conjugale;
C'est la pierre philosophale
Que n'être qu'un quand on est deux.